

Réflexion sur quelques citations d'Eric Berne à propos de science et de recherche

De nombreux analystes transactionnels se posent la question du degré de scientificité de l'AT. Sans chercher à apporter une réponse formelle à cette question chargée d'enjeux, Isabelle Harlé propose d'examiner ce que Berne écrivait lui-même à ce sujet dans les dernières années avant sa mort. Elle y voit ses ambivalences et sans doute une méconnaissance de ce qui émergeait à l'époque dans les sciences sociales : l'approche qualitative.

Un cycle de conférence « académique » ultérieurement publié en livre.

Le dernier ouvrage d'Eric Berne qui ait été publié de son vivant est un ouvrage sur la sexualité et les relations duelles. C'est aussi, à ma connaissance, le seul texte dans lequel il s'exprime à propos de la scientificité de son travail et à propos de la recherche en sciences sociales. Bien entendu, je suis prête à prendre en compte toute information complémentaire à ce sujet. Je n'ai pas d'explication sur la raison pour laquelle il n'aurait pas inscrit son travail dans une démarche scientifique académique, mais j'ai une hypothèse à propos de la raison pour laquelle il s'est exprimé sur la science dans cet ouvrage-là précisément.

Voici mon hypothèse. Ce livre « Sex in Human Loving », publié en 1970, fait suite à une série de conférences qu'il a données à l'Université de Californie en avril et mai 1966. Comme il le note lui-même dans l'avant-propos du livre, même si « toutes les personnes intéressées » étaient invitées, l'audience se composait principalement d'étudiants, d'enseignants, de professionnels et de leurs collègues. Il me semble probable que l'université, en tant que lieu de production de savoir scientifique et l'audience, plus académique sans doute que ces audiences habituelles, l'ont invité implicitement à s'exprimer respectivement sur la question de la scientificité de son travail et sur la question de la recherche scientifique. Voyons donc ce qu'il en dit lui-même. Les citations d'Eric Berne sont tirées de la traduction française du livre, parue sous le titre « Amour, Sexe et Relations », traduction à laquelle j'ai largement contribué.

Une ambivalence sur sa propre scientificité.

Un peu plus loin dans l'avant-propos du livre, Berne affirme une certaine scientificité de son travail - dans l'ensemble, je pense qu'il y a autant de science que d'art dans ce que j'ai écrit et que toute contestation de mes propos devrait s'appuyer sur une preuve adéquate - et affiche son ouverture à une contestation argumentée de ses propos, ce qui est une des exigences de la science - j'étudierai avec plaisir et attention toute documentation qui me sera envoyée par quiconque désirent corriger

les erreurs que j'aurais pu avoir laissé se glisser. Il semble alors reconnaître que certains scientifiques peuvent détenir un savoir qu'il n'a pas. Cependant, il le fait de manière irrévérencieuse, en mettant ce savoir scientifique au côté du savoir des professionnels du sexe : Je me doute bien qu'il y a quelques maquereaux et quelques prostituées qui en savent plus sur le sexe en général, et des scientifiques qui en savent plus sur quelques aspects particuliers qu'un psychiatre expérimenté et intéressé.

Par ailleurs, même s'il se déclare prêt à étudier la documentation de ses contestataires, il ne propose pas de mettre à leur disposition sa propre documentation et s'en tire avec une pirouette en évoquant sa vaste expérience : tout ce que j'ai pu entendre au cours des trente dernières années. Or, en matière scientifique, il est important de documenter et de pouvoir produire les matériaux sur lesquels on s'appuie pour tirer des conclusions. Je ne sais pas si Berne a mis à disposition de la postérité ses notes et ses enregistrements, mais il y a là un terrain possible d'étude : documenter les sources de Berne pour faire la part de la science et de l'art.

Une dévalorisation délibérée de la pratique de la recherche

Dans son ouvrage, Berne traite de la sexualité en tant que fait social, c'est-à-dire en tant qu'interaction entre deux humains, beaucoup plus qu'en tant que fait biologique et médical, même s'il aborde aussi ces dimensions. Dans le paragraphe intitulé « sexualité et science », il s'insurge contre le manque d'approches scientifiques de la sexualité dans la littérature disponible à cette époque sur le sujet : dans tout cela, la science est peu présente... et il revient en partie sur son affirmation de l'avant-propos, au sujet de la scientificité de son propre travail: la plupart des choses que j'ai affirmées provient de supputations, de l'intuition, et de récits sans évaluation statistique sérieuse. L'utilisation de l'expression « évaluation statistique sérieuse » nous renseigne ici sur sa représentation de la science humaine et sociale, qui serait donc, pour lui, associée à la production de chiffres. Certes, le courant majoritaire de la sociologie/psychologie dans les années 50 était encore celui de la « survey research », la recherche par questionnaire qui donne des résultats quantifiés, mais les années 60 avaient déjà vu naître et s'affirmer une branche de sociologie qualitative / compréhensive, avec l'Ecole de Chicago.

Il propose donc qu'une enquête soit réalisée auprès de 4000 étudiants répartis en 8 catégories selon leur sexe et leur activité sexuelle, que la santé de ces étudiants soit suivie tout au long de leurs études pour tester l'hypothèse que la sexualité est bonne pour la santé.

Outre la dimension résolument quantitative de sa vision de la recherche, nous voyons également qu'il propose là un dispositif scientifique ne visant pas à démontrer la validité des concepts d'AT mais visant à étudier quelque chose qui dépasse largement l'AT : les bénéfices de la sexualité pour la santé. Ceci est une étude bien plus sociologique que psychologique. Cette vision de la recherche est intéressante et nous interroge sur ce que nous appelons nous-mêmes « recherche en A T », question qui n'est pas vraiment tranchée au sein de la communauté des analystes transactionnels.

Son insistance à affirmer la simplicité et la faisabilité de l'enquête qu'il suggère semblerait montrer une méconnaissance du domaine scientifique, car une recherche impliquant 4000 personnes à suivre pendant plusieurs années n'est pas « simple » à mettre sur pied, mais cette hypothèse est peu crédible si l'on se souvient que Berne est lui-même médecin. Il reste donc l'impression d'une dévalorisation du monde de la recherche dans l'esprit de Berne, dévalorisation dont les fondements seraient intéressants à connaître. Mais même sans les connaître, nous avons peut-être ici une des raisons pour lesquelles l'AT n'est pas ancrée comme discipline scientifique de nos jours. Ou si peu¹.

Une méconnaissance ?

A contrario de ce que je semble avoir soutenu jusqu'ici, il me semble à moi que Berne a peut-être un peu rapidement dévalorisé sa propre démarche comme non scientifique en réduisant sa définition du scientifique au seul « quantitatif ». Il aurait peut-être pu se reconnaître dans la définition de l'« action research » telle que la définissait Kurt Lewin (1890 - 1942), reconnu par beaucoup comme fondateur de la psychologie sociale), et, au moins partiellement, dans l'« interactionnisme », dans la lignée de Blumer (1900 - 1987) qui dans les années 50 exerçait à Berkeley. Quelles relations Berne entretenait-il avec ces courants méthodologiques ? Est-ce qu'il les connaissait et les a négligés (trop focalisé sur sa compétition avec la psychanalyse, peut-être ?) ? Encore un sujet d'étude intéressant à poursuivre.... Ceci pose à nouveau la question des traces laissées par Berne en dehors de ses livres, dans lesquels, à ma connaissance, ces discussions interdisciplinaires ne figurent pas.

1 - Voir l'article de Thomas Ohlsson dans IJTAR « Scientific evidence base for transactional analysis in 2010 » qui récapitule et commente l'ensemble de la recherche en AT de 1963 à 2010.